



HAL
open science

1699. Maria Sybilla Merian s'enfonce dans les forêts du Surinam

Vincent Demont

► **To cite this version:**

Vincent Demont. 1699. Maria Sybilla Merian s'enfonce dans les forêts du Surinam. Bertrand, Romain. L'exploration du monde : une autre histoire des grandes découvertes, Seuil, pp.284-288, 2019, 978-2-02-140625-2. hal-03158033

HAL Id: hal-03158033

<https://hal.science/hal-03158033>

Submitted on 13 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

1699. Maria Sibylla Merian part au Surinam

En 1699, Maria Sibylla Merian quitte Amsterdam pour accomplir un extraordinaire voyage : âgée déjà de cinquante-deux ans, elle décide de son propre chef – et à ses frais – de partir pour l'Amérique, et plus précisément pour la colonie néerlandaise du Surinam, afin d'y observer fleurs et insectes. Une fois sur place, depuis la maison qu'elle occupe à Paramaribo, elle explore les plantations, bien sûr, mais aussi la forêt vierge, et collecte plantes, animaux, images et témoignages.

Le travail est si difficile, avec la « très grande chaleur » qui règne, qu'elle manque de peu de « le payer de sa vie », comme elle l'écrit à un médecin nurembergeois. Outre les souffrances qu'elle endure, elle ne peut résoudre toutes les énigmes qu'elle rencontre. « En janvier 1701 », écrit-elle ainsi en légende de l'illustration qui clôt sa *Métamorphose des insectes du Surinam* (1705), « je m'enfonçai dans la forêt du Surinam en quête de nouvelles découvertes ; j'y ai trouvé cette délicate fleur rouge sur un arbre. Ni son nom, ni ses propriétés ne sont connus des habitants du pays ». Aujourd'hui, c'est bien plutôt Maria Sibylla Merian elle-même qui reste entourée de mystère, et ce malgré les nombreuses études qui lui ont été consacrées ces dernières décennies. Aucun catalogue fiable de son œuvre n'est disponible, et, faute de lettre intime ou d'autobiographie, il faut, pour la saisir, faire avec le laconisme de ses écrits entomologiques.

Il est sûr, en revanche, que la représentation du monde est pour les Merian une affaire de famille, et ce de longue date. Le père de Maria Sibylla, Matthäus l'Ancien, s'est fait connaître par une *Topographie de l'Allemagne*, tandis que son demi-frère, Matthäus le Jeune, poursuit celle-ci en un *Théâtre européen* – deux des publications les plus connues, et probablement les plus lucratives, de leur maison d'édition francfortoise. Non que cette lignée de graveurs-éditeurs soit spécialisée dans la géographie : médecine, théologie et botanique figurent également en bonne place dans leur catalogue. Éminents représentants d'un artisanat très qualifié, par bien des aspects proches de pratiques en passe de devenir scientifiques au sens contemporain du terme, ces hommes sont les acteurs d'un univers pétri de circulations : les nécessités de l'apprentissage les conduisent en Italie, et parfois en France, tandis que les besoins du métier les font transiter d'une cité rhénane à l'autre, et cultiver des liens étroits avec les Provinces-Unies. C'est aussi ce milieu, dont les membres ne quittent guère l'Europe, qui construit l'image de mouvements plus vastes encore : de son beau-père Jean Théodore de Bry, Matthäus l'Ancien hérite la série des *Grands voyages* qui, pour des générations, a figé – depuis Francfort-sur-le-Main – l'image de Christophe Colomb et de deux de ses compagnons faisant face, sur une plage du Nouveau Monde, à un peuple d'Indiens presque nus.

Au regard de cet arrière-plan familial, l'univers de Maria Sibylla Merian semble tout d'abord bien restreint. Dès son jeune âge, son regard s'accroche à de toutes petites créatures : les fleurs, les vers, les insectes, au premier rang desquels les chenilles et les papillons dont on sait, depuis le xvi^e siècle au moins, qu'ils ne forment pas deux espèces distinctes, et dont la métamorphose la fascine. Son sexe borne cependant ses horizons. Il ne l'empêche certes pas, dans le milieu d'artisans qualifiés dont elle est issue, de s'initier à la pratique d'atelier, ni de s'inspirer de modèles transmis soit par l'écrit (et les éditions familiales), soit par la fréquentation d'artistes (dont Jakob Marell, son beau-père, spécialisé dans la peinture de fleurs). En revanche, il la prive d'un apprentissage par le voyage commun pour les hommes de la famille, mais inacceptable pour une jeune fille. Malgré tout, elle atteint vite une certaine renommée : plus de vingt ans avant sa traversée de l'Atlantique, Joachim von Sandrat la mentionne dans son *Académie allemande des nobles arts de l'architecture, de la sculpture et de la peinture* (1675) : « Peint délicatement les fleurs, et les brode également de façon très naturelle et vivante ». Broderie et gouache sont en effet laissées de côté par les règlements de guildes, et donc plus ouvertes aux femmes que la peinture à l'huile. Lorsqu'elle s'établit à Amsterdam, peu avant son départ, sa renommée est suffisante pour lui permettre de fréquenter les principaux collectionneurs de la cité et de les fournir en spécimens d'insectes qu'elle s'entend à conserver.

Longtemps, Maria Sibylla Merian mène une vie conforme à son milieu, épousant un peintre nurembergeois et poursuivant, outre ses observations botaniques et entomologiques, une activité d'enseignement du dessin et de la broderie destinée aux jeunes filles bien nées – son « académie de demoiselles », comme elle les appelle. Comme il est de règle à son époque, regarder et représenter vers, mouches, moustiques et araignées relève pour elle de l'œuvre pieuse. Elle le précise en préface de sa *Merveilleuse transformation des chenilles et fleurs singulières qui font leur nourriture... peinte d'après nature et gravée sur cuivre* (1679) :

« Ces prodigieuses transformations se sont produites tant de fois que l'on ne peut que se répandre en louanges sur le mystérieux pouvoir de Dieu et son attention merveilleuse pour ces bestioles si insignifiantes et ces misérables petites choses ailées. Ainsi j'ai été amenée à présenter au monde ces miracles divins dans un livre. Mais ne me louez ni ne m'honorez pour cela, réservez plutôt vos louanges à Dieu seul, glorifiez-le comme le créateur du plus petit et du plus insignifiant de ces vermineux ».

Cette piété conduit peu à peu Maria Sibylla Merian sur des chemins qui lui sont propres. Au début des années 1680, à la mort de son beau-père, elle déménage à Francfort et y fréquente l'un des premiers cercles piétistes de l'Église luthérienne. En 1686, emmenant ses filles avec elle, elle rompt avec son mari, se déclare veuve sans l'être et s'établit en Frise,

dans un château prêté aux disciples du prédicateur radical Jean de Labadie par le gouverneur néerlandais du Surinam, Cornelis van Sommelsdijk. Elle quitte la secte peu de temps avant sa dissolution, mais sa foi l'accompagne à Amsterdam, puis outre-Atlantique. En 1702, de retour du Surinam, elle fait ainsi part à son médecin nurembergeois du projet d'un livre montrant « les merveilleux animaux et œuvres créées par le Seigneur en Amérique ».

Sur ce continent, son regard observateur et pieux se fait explorateur, et ce d'une manière étonnamment singulière. Dans les plantations, elle peut bien croiser quelques labadistes, dont les sœurs de van Sommelsdijk – le Surinam est un bout du monde confessionnel, où voisinent protestants néerlandais de diverses obédiences, Juifs séfarades et bien plus rarement ashkénazes, ainsi qu'une poignée de réfugiés huguenots. Mais dans la forêt vierge, elle est seule, ou presque : ses esclaves vont avant elle, « machette à la main, pour lui frayer un passage ». Dans un territoire tout entier orienté vers une économie sucrière en plein essor, ce comportement détonne : « Les gens se moquent de moi », écrit-elle, « parce que je cherche quelque chose d'autre dans le pays que du sucre ». Cette recherche se poursuit en réalité des deux côtés de l'Atlantique. En 1701, Maria Sibylla regagne Amsterdam chargée d'esquisses et de spécimens (dont quelques serpents et un crocodile), et accompagnée par une servante amérindienne. C'est probablement d'après ces spécimens qu'elle dessine quelques-unes des dizaines de planches d'insectes issues de son voyage, comme ces fulgore dont une étude préparatoire est conservée (cf. [illustration](#)).

Mais sa *Métamorphose des insectes du Surinam* va plus loin encore : comme dans ses ouvrages « européens », elle y représente les insectes américains « en situation », disposés autour d'une plante ou d'une fleur – même si, plus souvent que dans ses premiers travaux, le choix de cette dernière répond non à l'observation mais à une décision artistique. Surtout, à la différence d'autres naturalistes comme Charles Plumier aux Antilles ou Hans Sloane en Jamaïque, Maria Sibylla reconnaît sa dette envers les Amérindiens et les Africains qui l'ont aidée. C'est ainsi de ses esclaves « rouges » (indiens) ou « noirs » (issus d'Afrique et qui, se comptant par milliers au Surinam, y constituent l'immense majorité de la population) qu'elle reprend l'idée d'une métamorphose de la cigale en fulgore. L'insecte posé sur la fleur rouge (cf. [illustration 2](#)), qui n'existe pas dans la nature, est probablement né de leurs témoignages, comme l'est dans une autre planche une sauterelle verte qu'elle n'a jamais pu observer, les cocons collectés étant morts avant le développement de l'insecte adulte.

Femme de son temps, Maria Sibylla ne remet pas en cause la légitimité de la présence néerlandaise au Surinam, non plus que celle de l'esclavage. Mais, au détour et dans la discrétion de ses observations botaniques, on découvre une oreille attentive au sort des « esclaves indiennes maltraitées par leurs maîtres hollandais » et qui utilisent les graines de pavot pour avorter « afin de ne pas avoir d'enfants esclaves ». Elle ajoute que « les esclaves

noires de Guinée et d'Angola doivent être traitées avec douceur, sinon elles ne voudront pas d'enfant en esclavage [...]. Bien plus, elles vont jusqu'à se donner la mort pour ne plus endurer les cruels traitements dont elles font ordinairement l'objet, car elles pensent qu'elles renaîtront libres [...] en leur pays natal. C'est ce dont elles m'ont instruite de leur propre bouche ».

C'est en Europe que Maria Sibylla Merian compose et fait graver les planches qui rendent compte de son expérience américaine. La *Métamorphose des insectes du Surinam* paraît, en néerlandais et en latin, en 1705. Contrairement aux vœux de l'auteure, l'ouvrage n'est, faute de souscripteurs, traduit ni en anglais ni en allemand. C'est aussi le manque d'argent qui lui fait abandonner la suite du projet : un ouvrage sur la faune latino-américaine, dont une poignée d'études est néanmoins conservée. Mais à défaut de fortune, son voyage apporte à Maria Sibylla une renommée dont elle est parfaitement consciente : « Personne ne fera de sitôt un voyage aussi difficile et aussi coûteux pour ce genre de chose ». En 1717, l'année de sa mort à Amsterdam, on compte même le Tsar Pierre le Grand parmi les acheteurs de ses œuvres. Dispersées entre Londres et Saint Pétersbourg, ses planches inspirent au XVIII^e siècle nombre de naturalistes, au premier rang desquels Carl von Linné.

L'intérêt pour les insectes et les plantes du Surinam fait alors oublier l'espace que Maria Sibylla Merian laissait aux hommes et aux femmes qui les connaissaient, serviteurs et esclaves amérindiens ou africains dont le témoignage pouvait encore trouver place dans le grand projet européen de description du monde (V. DEMONT).

Maria Sibylla MERIAN, *Insects of Surinam (Die Insekten Surinams – Les insectes du Surinam)*, ed. Katharina Schmidt-Loske, Cologne, Taschen, 2009.

Natalie ZEMON DAVIS, *Juive, catholique, protestante. Trois femmes en marge au XVII^e siècle*, Paris, Seuil, 1997 [1995].

Ella REITSMA, *Maria Sibylla Merian and Daughters. Women of Art and Science*, Zwolle, Waanders, 2008.

Katharina SCHMIDT-LOSKE, *Die Tierwelt der Maria Sibylla Merian*, Marburg, Basiliken, 2007.

Kurt WETTENGL (dir.), *Maria Sybilla Merian, 1647-1717. Künstlerin und Naturforscherin*, Ostfildern-Ruit, Hatje, 1997.